

## 1.

Je ne suis tranquille que lorsque je suis seule. C'est ce que disait ma mère. Enfant, je la détestais, parce que cela voulait dire que je n'existais pas. À présent, j'ai peur de ne la comprendre que trop bien.

Quelque chose de clair, dans l'amalgame nocturne de bitume et de ciel, interrompt mes pensées. Je plisse les yeux. La chaussure blanche brille au milieu de la chaussée. Mon regard glisse plus loin, et je vois le corps. Un short, un sweat-shirt, un bracelet de cheville avec de petits coquillages, de longs cheveux épars. Et, pour finir, la voiture rouge qui broie la bicyclette. Ça vient sûrement tout juste de se produire, or je n'ai rien remarqué, plongée dans le passé. Les véhicules sont immobilisés, l'un en face de l'autre de chaque côté du carrefour, les moteurs grondent, les lumières des feux tricolores maintiennent absurdement leur rythme dans le soir qui s'est arrêté.

Le seul chemin menant à la petite ville est la chaussée 1A, bretelle de l'énorme autoroute – colonne

vertébrale de l'État du Delaware, jusqu'à sa frontière avec le Maryland. Ceux qui n'ont pas la chance de vivre en agglomération passent par ici à vélo pour se rendre au travail. Je préfère la nuit, lorsque c'est plus calme. Le matin, tous sont pressés, les embouteillages s'étirent sur des kilomètres, le soleil s'accroche implacablement à la peau, les voitures vomissent un air brûlant, comme des animaux mécaniques en furie. Le soir, c'est presque vide. Des automobiles isolées me doublent à une cadence définie par quelques feux de circulation dans les limites de la petite ville – après quoi, la route se libère. Aux États-Unis, les distances sont différentes ; tout est plus grand, comme si le monde avait enflé. La plupart des établissements et des magasins sont fermés, à l'exception de quelques *diners* ouverts vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Chaque jour, je traverse trois carrefours ; le dernier, celui où je suis actuellement, est le plus pourri. De la bande d'arrêt d'urgence, je dois traverser quatre voies pour rejoindre la cinquième, la plus à gauche, et passer à temps au feu vert. Ce croisement se trouve en haut d'une côte que mes vitesses rouillées détestent. En général, je ne respire qu'une fois parvenue de l'autre côté, près du drapeau qui claque au vent. Les drapeaux sont partout.

Nous attendons tous que le corps se relève.

Je monte mon vélo sur le trottoir. Je continue à regarder et, en même temps, ce n'est pas moi – j'ai l'impression de disparaître comme un brouillard chassé par

le vent. Je suis ici, mais personne ne me voit, personne ne voit quoi que ce soit d'autre.

La nuit s'embrase de bleu et de rouge. Après l'ambulance arrive la voiture de police, elles freinent brusquement et bloquent le carrefour. Un policier descend du véhicule et entreprend de dévier la circulation. Les ambulanciers courent vers le corps. Je compte trois autres policiers – deux d'entre eux se dirigent vers la voiture à l'intérieur de laquelle on ne distingue qu'une silhouette. Le troisième me fait un signe de la main.

– *Miss? English?*

Je secoue la tête<sup>1</sup>.

– Tout va bien ? C'est une amie à vous ?

Je hoche la tête.

– Vous ne parlez pas bien l'anglais ? Vous vous connaissez ? Pouvez-vous me dire au moins comment elle s'appelle ?

– Non – bizarrement, je suis enrouée – non. Je parle anglais – cette fois-ci, je hoche la tête – et je ne la connais pas.

– Ah... Excusez-moi, je n'avais pas compris. Tout va bien ? Vous êtes blessée ?

– Non.

– Vous avez vu l'accident ?

1. En bulgare, pour signifier « non », on hoche la tête de haut en bas ; pour signifier « oui », on dodeline de la tête de gauche à droite (toutes les notes sont de la traductrice sauf contre-indication).

– Je ne sais pas... Non... Non, j'étais déjà arrivée...  
Elle va bien ?

– Je ne sais pas. Mes collègues vont faire le nécessaire. Donc, vous n'avez rien vu ?

– Non. Seulement... seulement la chaussure, là.

– Où habitez-vous ?

– Là-bas.

– Je veux dire, à quelle adresse ? Faut-il qu'on vous accompagne ? Vous allez bien ?

Je résiste à la tentation de regarder dans la direction de la jeune fille. Du coin de l'œil, je vois deux infirmiers porter un brancard pendant que deux autres remettent en place ses pieds tordus.

– Excusez-moi. J'habite derrière le supermarché. Ici, je tourne à gauche, puis à droite. Sur Airport Road. En face du Walmart.

– Êtes-vous en état de rentrer chez vous ?

Le policier jette un regard par-dessus son épaule. Il fait mine de héler son collègue avec la main.

– Je vais demander qu'on vous emmène. Ou, au moins, qu'on vous suive en voiture.

– Non, non, merci... Ce n'est vraiment pas la peine. Mais...

– Oui ?

– Je peux tourner, n'est-ce pas ? Je veux dire, maintenant... est-ce que je peux tourner si je contourne l'ambulance ?

Il m'observe, j'imagine ce qu'il pense. Tout à coup,

je me vois de l'extérieur : les baskets collantes de sucre et de sauces, le short, le sweat-shirt. Pour lui, j'ai exactement la même apparence qu'elle. Il est impossible qu'elle soit américaine. Les Américains ne se déplacent pas à vélo sur les autoroutes en pleine nuit.

– Vous pouvez tourner, bien sûr. Si je traverse avec vous, ça ira mieux ?

J'acquiesce d'un signe de tête.

Nous contournons la « scène de l'accident », c'est ainsi que le policier nomme le carrefour. J'écoute à moitié le bourdonnement de la station de radio. De ce côté-ci, on ne voit rien. Avant de me laisser, il inscrit mon nom et l'endroit où je travaille. Je ne lui indique que l'un de mes boulots. L'autre, on nous a appris à ne pas en parler.

– Bonne soirée, me dit-il.

– Pareil. Merci.

Puis j'y pense :

– Excusez-moi... excusez-moi ! Quelqu'un prendra la chaussure, n'est-ce pas ?

– Pardon ?

– La chaussure... Sa chaussure est sur l'autre voie. Il faut que quelqu'un la prenne... Sinon elle la cherchera.

## *nuit*

Nous nous rencontrons dans le chaos du monde. Entre nous, il n'y a rien – ni gens ni continents. Nous ne le savons pas encore, mais cette première nuit est la

plus belle que nous passerons ensemble. Nous sommes assis l'un à côté de l'autre sur le siège des sauveteurs, bien haut, au-dessus de la plage déserte. Il n'y a pas de lune ; il fait si noir que si quelqu'un venait de la station touristique, il n'entendrait que des voix racontant la vie. Ici et maintenant, tous les deux, nous sommes les plus jeunes l'un pour l'autre, les plus inconnus et, pour cette raison, les plus émouvants. Nous allons nous dissoudre l'un dans l'autre lentement, laissant le temps accumulé respirer un peu. Chacun est un étranger venu d'ailleurs dans l'univers de l'autre. Nous n'avons qu'une langue en partage et le temps d'une nuit.

Il saisit deux cigarettes entre ses dents, les allume et m'en tend une. La fumée dessine des points d'interrogation sur l'indigo de la nuit.

*Qui es-tu ?*

*D'où viens-tu ?*

*Comment as-tu atterri ici ?*

### *naissance*

Je serai pour toujours coupable de ce jour-là. La voici, ma mère. Les tubes fluorescents clignotent au-dessus de nos têtes. Nous ne faisons encore qu'une, et l'aigreur de ses pensées pénètre jusque dans mes os fragiles. Elle ne soupçonnera jamais que je me rappelle tout : le brun répugnant du couloir, l'écho de chaque

claquement vitreux du tube. Le revêtement tombe par morceaux, des plannings écrits à la main pendent sur les portes. Nous sommes ici depuis des heures. Seules.

Ma mère me possède pour la dernière fois.

Où est papa ?

Elle ne le sait pas.

Je veux l'attendre.

L'enfant va naître avec des séquelles de naissance tardive, l'a-t-on informée.

Bordel, qu'est-ce qu'il fait froid. Son corps nu tremble.

*Où sont-ils tous ?*

Je nais dans un monde de manques. Son ventre cache la porte du service, et l'on ne voit rien. La lampe compte avec son bruit de verre : poc, poc, poc...

Je la déchire de l'intérieur. Elle me maudit.

Est-ce que je veux vraiment venir en ce monde ? Dans mon corps, je sens les pulsations du doute avec lequel ils m'ont conçue. La fatigue maternelle rampe sur la colonne vertébrale et les vaisseaux sanguins, elle atteint le placenta. Le sentiment confus qu'il y a une erreur s'accumule dans mon organisme en même temps que les vitamines et les anticorps.

*Ne vas-tu pas te montrer enfin, implore-t-elle.*

Le drap jaunâtre, sur le brancard, s'imprègne de sang. Elle a horriblement mal. J'ai horriblement mal.

Nous avons horriblement mal.

Ma mère entend des bruits de pas et lève la tête, une mèche de cheveux en sueur glisse de son oreille droite.

Un homme en blouse blanche s'approche de nous. Elle tente de se couvrir avec ses mains, de plier les jambes. Il s'arrête près de nous. Nous regarde.

– Qu'est-ce que tu fiches là, toi ? nous demande-t-il.

Ma mère pousse un gémissement. Il jette un coup d'œil dans le couloir, exécute quelques pas en direction de la salle de travail, allume et éteint la lampe. Il revient, fouille dans la poche de sa blouse, en tire un bout de papier froissé.

Avec précaution, il pose un billet de dix leva<sup>1</sup> sur son nombril plus que mûr. Sourit jusqu'aux oreilles.

– Va jusqu'au kiosque t'acheter de l'eau en attendant que les collègues reviennent. Allez.

Et il disparaît.

J'entends son souffle aigu, le chant du verre, le sang qui goutte sur le lino. Le billet vole en direction de la flaque.

Personne ne sait où nous sommes. Elle n'a appelé personne. Mon père n'est pas rentré depuis plusieurs jours. Elle a peur qu'il ne se soit remis à...

*S'il nous aime vraiment, il arrêtera. L'enfant le fera arrêter.*

Et, sinon, au moins, elle ne sera plus seule. Je la sauverai de la solitude.

Deux mains douces jettent un drap sur le corps humide, prêt à éclater.

1. Unité monétaire bulgare qui se décline en stotinki.



- Est-ce que je suis morte ? demande-t-elle.
- Doucement, doucement maintenant.

Une forte odeur d'eau de Javel pénètre dans nos poumons. L'aide-soignante court dans la salle où elle doit certainement appuyer sur un bouton pour appeler l'infirmière en chef. Maman lui rétorque que, dans la plupart des hôpitaux, ces dernières ne fichent rien.

*Comment le savez-vous, demande l'autre.*

*Parce que je suis médecin, répond-elle.*

Elle déglutit, mais il n'y a pas de salive. Elle sait qu'elle est déshydratée.

*Je veux simplement voir que tu as dix doigts aux mains et aux pieds, me dit-elle. Elle n'a pas peur de mourir. Elle est même soulagée. Elle se demande seulement qui s'occupera de l'enfant.*

Il y a un certain temps, le médecin-chef lui a dit : *Ce qui me donne le plus la nausée, ce sont les femmes qui gémissent.* Pour échapper à la douleur, elle pense à autre chose, se précipite parmi les ombres de définitions et de termes, de plus en plus profondément, dans la forêt dense des souvenirs. Elle serre les yeux, les mots apparaissent l'un après l'autre, inscrits à l'encre rouge sur la face interne de ses paupières. Elle a toujours eu 6, la meilleure note, à ses examens.

*Bravo, collègue, bravo...*

Des troupes de 6 se mettent à faire la course entre eux sous ses yeux. Ils sont si nombreux... et tous sont de gros 6, enceints.

6,

6,

6.

Leurs ventres s'ouvrent, et il en bondit d'autres 6,  
plus petits.

... Elle va recompter jusqu'à six, et tout sera fini.

*Un.*

Où est-il ?

*Deux.*

Où ?

*Trois.*

Quelque part, quelque chose sonne.

*Quatre.*

*Cinq...*

Elle entend des voix.

*Choc hypovolémique. Diminution brusque de la  
masse sanguine circulante.*

Choc, ça signifie « coup ». C'était quoi, déjà ? En  
l'absence de soins, le patient passe par plusieurs phases...

### *Phase initiale*

Ils se rencontrent à une soirée en 1992, la musique,  
l'alcool dégueulasse et les cigarettes sont la nourriture  
des pauvres. Grand, un habitué de la montagne, il fait  
du sport, a une cicatrice allongée à gauche du menton,  
légèrement plus foncée que sa peau, il s'est brûlé avec  
une cigarette lorsqu'il faisait son service militaire. Ses

mouvements sont calculés, comme ceux d'un chat prêt à déchiqueter. Elle l'aime, c'est ce qu'elle croit. Elle ne peut pas respirer lorsqu'il lui manque. Parfois, il disparaît, ne l'appelle pas des jours durant et, alors, elle ne sait que faire d'elle-même. Mais ensuite, il revient, et tout va bien. Elle a peur de demander où il était.

*Deuxième phase du choc, compensatrice*

Elle se sent gauche avec lui. Comme un petit enfant qui voudrait susciter l'admiration mais qui ne peut parler. Ses parents à lui ont arpenté le monde. Ils montrent des souvenirs – de petites pierres précieuses du Brésil et des flacons vides de Chanel N° 5.

Son frère et elle ne sont jamais allés à la mer, et les mains de sa mère sont si rêches... Elle ne se rappelle pas que sa mère se soit mis du parfum. Elle est envahie par une hargne terrible contre elle-même... Elle va couper le passé. Elle sera autre.

*S'ensuit la troisième phase, de décompensation*

Les petits riens la rendent folle. Pourquoi est-elle comme ça ? Lorsqu'il mange, il ne s'assied jamais à table, il reste debout, et les miettes tombent partout. Il ne sait pas comment mettre en route la machine à laver. Il n'a pas aidé une seule fois au ménage.

Sa mère à elle lui demande au téléphone pourquoi ils

n'ont pas acheté de nouveaux meubles, ils sont jeunes mariés, non ? Comment peut-on vivre dans une indigence pareille.

Sa mère à lui lui fait sans arrêt des remarques – elle ne se vernit pas les ongles, ne se coiffe pas les cheveux, elle a de grosses jambes –, elle ne prend pas assez soin d'elle pour lui plaire à lui, alors que, pour un homme, c'est le plus important.

Elle se dit qu'il n'a jamais voulu être médecin. Il manque de constance, il n'est pas persévérant. Il lui fait penser à une mouche empêtrée dans les toiles d'araignées de la vie. Elle le regarde se heurter chaotiquement aux difficultés, gaspiller son énergie à répéter les mêmes erreurs. Mouche à vin qui se noie dans des poisons multicolores – ambre, rubis et quelques glaçons.

Lili, Lili, où est Dimitar ?

Pourquoi l'as-tu encore laissé fréquenter les bistrots ?

### *Phase terminale*

*Chhhut, doucement,  
ne parle pas,  
tu ne vas pas bien,  
tu ne vas pas bien,  
tu ne vas pas bien...*

Je ne veux pas qu'on ait un enfant, dit-il, et il touche son ventre qui a gonflé. Je ne peux pas être un bon père. Il gémit.

Il lui parle de son arrière-grand-père, le secrétaire du Parti, et des deux garçons de seize ans avec lesquels il vivait. De son arrière-grand-mère qui dormait dans la chambre voisine.

Il parle de la caserne.

*Ils étaient trois,*

il pleure,

*treize mois de service militaire, sans femmes, sans rien, enfermés, en bas, à la frontière, la frontière la plus effrayante, il n'y a pas âme qui vive, personne ne peut y aller sans autorisation spéciale. Ils étaient trois et ils riaient, riaient, riaient...*

*C'était si douloureux.*

*Mon arrière-grand-père s'est pendu, tiens, ici, dans la cuisine où nous sommes actuellement. Mon arrière-grand-mère n'a pas pleuré.*

Pourquoi tu ne l'emmènes pas chez un acupuncteur, lui demande sa belle-mère, pour les nerfs.

Il faudra un traitement médicamenteux, rétorque ma mère. Il est alcoolique.

*Comment ça, alcoolique, pourquoi tu racontes des sottises, Lilia. C'est moi qui l'ai mis au monde, non, ce garçon. Je le connais mieux que tu ne peux l'imaginer. Tu ne peux pas comprendre tant que tu n'es pas mère.*

*Seule l'interruption du cercle vicieux, la répétition des phases, peut sauver le patient.*

*Phases initiale, compensatrice, de décompensation, terminale.* Il l'aime, elle se promet d'être meilleure, il disparaît, il est malade, et elle ne peut l'aider.

*Phase initiale...* il l'aime, elle croit en lui, elle peut l'aider.

*Compensatrice,* elle trouvera de meilleurs médecins, elle le soutiendra, il a simplement besoin d'être aimé, que quelqu'un le comprenne, qu'arrivera-t-il si elle l'abandonne elle aussi, il a tellement souffert,

*de décompensation,* où est-il, pourquoi les abandonne-t-il s'il les aime, quel besoin a-t-il de boire,

*terminale,* il rentre, vomit partout, pisse dans l'évier, et l'urine pue l'alcool, l'enfant est lourd dans son ventre, elle se réveille la nuit parce qu'elle a rêvé que le bébé était mort. Lui n'est pas dans le lit.

On ne la laisse pas me prendre dans ses bras après l'accouchement, on m'emmène loin. Elle a mal, elle sent son corps fondre sur la table, elle a froid, elle veut tout simplement qu'on la laisse mourir en paix. Au moins ça.

## 2.

Il est 4 h 33 lorsque je commence à m'assoupir. J'ai cherché sur Google : « accident », « Bethany Beach », « autoroute côtière », « supermarché », « carrefour ». Rien. Peut-être une édition locale, quelque chose de